



# Retour fastueux au pays Claude Stadelmann, cinéaste

Comme la romancière, le cinéaste peut dire:  
«... j'ai envie de montrer à chacun comment  
les autres sont pour de vrai.»

Simone de Beauvoir, *Les Mandarins*

Depuis quarante ans, Claude Stadelmann manie avec talent le verbe et la caméra pour dire et montrer comment les autres sont pour de vrai; les autres, héros de son œuvre cinématographique, seront surtout Malgaches et Jurassiens. Il puisera cet humanisme dans la civilisation gréco-romaine qui fut son quotidien au lycée et au cours de ses études de lettres accomplies aux universités de Neuchâtel et de Genève; il le puisera plus encore dans son empathie pour les hommes qui trouvent en eux-mêmes la force de survivre dans des conditions difficiles et pour les créateurs qui traduisent le monde contemporain dans le secret de leur atelier.

## **Les mots et les images sont les miroirs du monde**

Il ne résiste pas à sa passion pour l'écriture, vive, voire impérieuse – comme si Butor veillait sur lui pour qu'il échappe à sa formation de critique littéraire – écriture fluide, précise que mettent toujours en mouvement des images, des décors, des paysages, des œuvres d'art. Et les images que traverse son regard l'invitent à écrire. Il infléchit alors son parcours vers la rédaction de la revue suisse des artistes peintres; il accumule dans le même temps des scénarios; un jour, ils lui font croiser le chemin du réalisateur Francis Reusser avec lequel il fait ses premières armes de coproducteur pour *Derbo-rence*, film qui représenta la Suisse au Festival de Cannes. C'est le début d'une très longue aventure de producteur, d'adaptateur, de cinéaste, de scénariste. La production de *La Nuit de l'Océan* avec Antoine Perset lui fait mesurer les exigences du

cinéma, particulièrement du cinéma d'auteur, et apprécier non seulement l'immense talent mais aussi le professionnalisme de Jeanne Moreau.

## **Les enchantements d'une île**

Un séjour à Madagascar change sa vie de cinéaste. Il s'enflamme pour cette ancienne colonie française au point de délaisser durablement la fiction, le conte et le court-métrage touristique (Japon). Violent coup de cœur pour cette île de tous les attraits, pour ses communautés – pour ceux des hauteurs, des longues vallées, des épines, de la falaise – qu'il filme dans leur vérité, sans pathos, en lumière naturelle, sans poses ni arrangements, face au soleil qui brûle la peau. Son admirable *Train dans la falaise*, épopée couleur en cinquante-deux minutes d'un train vieillissant qui mène les hommes et les femmes avec leurs maigres récoltes des hauts plateaux malgaches jusqu'à l'Océan, un train qu'on ne prend pas en habit pour admirer le paysage à travers des fenêtres panoramiques, un train qui nous renvoie au train de mulets chargés de riz, d'épices, de girofle, de canne à sucre, de vanille, peut-être même de cannelle ou de bois de rose, un train qui dit, dans la lenteur, la peine des hommes et des bêtes. À l'heure de la TV des séries de pacotille, Claude Stadelmann laisse au train qui s'essouffle et aux gestes des hommes que la fatigue rend maladroits le soin de dire des choses pour de vrai.

## **Des univers artistiques singuliers**

À la fin des années nonante, il recentre une grande partie de son travail sur son pays. Revenu sur ses terres, Claude Stadelmann nous donne avec *Vice-Versa*, à propos de Rémy Zaugg vingt-six minutes de vraie complicité avec le peintre, artiste à la fois énigmatique et rigoureux dans son atelier

sundgauvien. Jacques Herzog se souvient de l'aventure commune accomplie pour les labos de ROCHE. Ici, Rémy Zaugg inscrit son œuvre dans l'ouvrage architectural, il ne le décore pas. Les propos d'Herzog et d'Imhoff, directeur scientifique, hissent le travail de Rémy Zaugg vers les sommets de l'art et de l'architecture.

Claude Stadelmann rythme le montage de ses images sur les pas de celui qui se déplace avec gêne au milieu de son atelier; cette fausse lenteur laisse Rémy Zaugg, homme-de-réflexion selon Herzog, dire son travail de peintre. Dans un silence assourdissant, la toile interroge alors le spectateur: «Quand fondra la neige où ira le blanc?» Michèle, son épouse, participe de la main et de l'œil à la réalisation des œuvres de son mari: avec elle on entre dans le tableau qui naît sous nos yeux. Coule alors le temps de la caméra vers les rives du dernier rêve de l'artiste: transformer l'imposante maison Turberg de Porrentruy, qu'il épluche, dit-il, comme un oignon, en sculpture tant elle le confrontait à la démesure. Les images de Claude Stadelmann prennent soudain du poids dans notre mémoire; elles disent comment Rémy Zaugg était pour de vrai. Renversant.

#### La revue TROU connue loin à la ronde

On salue alors le talent et l'audace de celui qui nous fait ainsi entrer sans effraction dans l'espace d'un artiste et rentre au pays pour nous offrir de tels bijoux. Son document sur la revue TROU décrit l'aventure de quelques prévôtois offrant un espace de liberté à tant de peintres, de photographes, d'architectes, de musiciens, d'écrivains et de poètes du monde entier, souvent universellement reconnus. TROU, c'est s'ouvrir au monde à travers la création, c'est cheminer avec l'artiste, cheminer à ses côtés sans qu'on vous prenne la main. TROU donne ainsi la parole à ceux qui disent avec Éluard: «Je suis né pour te connaître, pour te nommer LIBERTÉ.» Émouvante entreprise que Claude Stadelmann accompagne en images avec élégance: chacun dit sa bonne fortune d'avoir patiemment servi une culture vivante. On se presse autour de ces grands amateurs d'art dont on envie la générosité, la curiosité et la richesse de leur aventure.

#### Quand le passé inspire le présent

Avec Rolf Iseli, peintre bernois installé en Bourgogne, Claude Stadelmann resserre son champ de vision. Il suit Iseli sur les traces de dinosaures, s'attarde

sur de grandes feuilles de papier de Chine, prend un peu de recul pour suivre le charbon que la main du peintre promène sur ces traces comme le fait l'enfant reproduisant un sou avec une mine de plomb, puis, caméra au poing, dans l'atelier du graveur, il piste la pointe sèche ardente sur le cuivre à la poursuite de ces géants préhistoriques sillonnant les plages de Courtedoux. Iseli «dialogue avec les traces du temps»; il les réinvente. Il les habite. Et, pudique, la caméra soulève avec beaucoup de sensibilité le voile mystérieux de la création. Art pauvre dites-vous? Pauvre, vraiment?



Image tirée du film *Rolf Iseli dialogue avec les traces du temps*

#### De l'acier à la musique

Le dernier né de ses documentaires, peut-être le plus abouti, le plus impressionnant, construit comme un opéra pour nous faire découvrir, au dénouement, Oscar Wiggl sculpteur qu'à son âge il n'est plus.

C'est à travers les crayons sur papier d'Oscar Wiggl transposant visuellement sa musique acoustique que Claude Stadelmann, patiemment, sans brusques retours en arrière, sans recours compulsifs aux archives, révèle le sculpteur qui donnait jadis à l'acier les formes sensuelles que la musique désormais lui inspire.

On saisit alors combien Osca Wiggl habite la masse-torse de métal forgée, ancrée dans la cour du collège Thurmann de Porrentruy; cette masse apparemment inerte dégage «de la douceur, une sensualité que soulignent les ombres des plis soyeux du métal; elle semble résister avec souplesse à de secrets battements intérieurs».

Notre patrimoine n'est pas fait que d'archives, de pierre, de terre et d'eau; Claude Stadelmann y inscrit aujourd'hui des œuvres cinématographiques si fortes que les rêveurs éveillés de ce pays disent en chœur: «Que son effort ne s'achève pas là!»